



LE SOU DE LISE

OPÉRETTE EN UN ACTE

PAROLES DE MM. SAINT-YVES ET P. ZACCONE,

MUSIQUE DE M^{me} CAROLINE BLANGY,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES BOUFFES-PARIISIENS, LE 7 MAI 1860.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages principaux :

ANDRÉ..... M. MARCHAND.
LISE..... M^{lle} CHABERT.

Personnages accessoires :

M. BEAUMESNIL..... M. TADTIN.
PETIT-PIERRE..... M^{le} DEVIGNES.

— Tous droits réservés. —

L'intérieur d'une ferme. — Porte au fond, percée d'un judas. — A gauche, une grande cheminée, et auprès une table ; au delà, une porte de grange. — Au fond, du même côté, un buffet avec son dressoir, et à côté une horloge de campagne. — A droite, au premier plan, une porte s'ouvrant sur la scène. — Au fond, du même côté, un bahut, et au-dessus une fenêtre ; des chaises de paille et différents accessoires, tel qu'un rouet, une barate, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, seule.

(Au lever du rideau, elle est assise près de la table et fait sauter un petit sou blanc.)

Pile !.. face !.. (Elle s'arrête.) Et dire que, depuis quinze jours, voilà toute mon occupation !.. Ce n'est plus une existence, et il faut prendre un parti !.. Voyons, mettons d'abord un peu d'ordre dans tout ceci... (Elle range les différents objets de la ferme.) Car, enfin, la journée est déjà avancée, et M. Beaumesnil pourrait bien venir. (Elle descend la scène.) Quand on songe que, dans une semaine, je serai peut-être madame Beaumesnil, la femme du percepteur !.. (Pensive.) Ah ! dame ! c'est qu'il n'est pas beau, M. Beaumesnil, ni jeune non plus. (Elle continue de ranger tout en parlant.) Mais il a été si bon pour ma marraine, lorsqu'on allait vendre chez elle, qu'en l'épousant, c'est presque une dette que j'acquitte. C'est-y drôle tout d' même, que la mère Chopin ait déshérité comme ça son neveu André, pour me donner toute sa succession !.. Moi qui n'y croyais pas, d'abord ; et si M. Beaumesnil ne me l'avait assuré !..

(Elle regarde l'heure à l'horloge.) Cinq heures ! Qu'est-ce qui peut donc le retenir ?.. Il m'avait tant promis !.. Est-ce qu'il se serait ravisé ? Ah ! c'est égal, j'aurais peut-être mieux fait d'attendre... A présent que je suis riche, les partis ne me manqueraient pas... Eh bien ! est-ce que j'ai rien promis ? Est-ce que je ne suis pas toujours libre ? Voyons, si je consultais mon petit sou blanc... dans les moments difficiles, c'est toujours à lui que j'ai recours. (Elle tire le sou de sa poche.)

AIR.

Bon petit sou blanc, modeste héritage,
De ma mère, hélas ! dernier souvenir,
Tu m'as toujours dit : « Reste honnête et sage ! »
Bon petit sou blanc, tu ne peux mentir.

Bien souvent, d'une main d'atraite,
Dans mon chemin,
J'ai consulté la pâquerette
Sur mon destin.

La fleur indiscrette
Me parlait toujours
D'éternelle fête,
De jeunes amours ;

Et moi, je prêtai une oreille avide
Aux conseils trompeurs de la fleur perfide,
Et mon cœur volage oubliait soudain
Mon petit sou blanc, au son argentin.

Bon petit sou blanc, modeste héritage, etc.

Voyons. (Elle jette le sou en l'air.) Pile !..

Digitized by Google

SCÈNE II.

LISE, ANDRÉ *.

ANDRÉ, passant sa tête à la porte.
Peut-on entrer?

LISE.

Ah !

N'ayez pas peur... cousine, c'est moi.

LISE.

André !...

ANDRÉ, examinant la ferme.

La belle ferme !

LISE.

Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu par chez nous ?

ANDRÉ, regardant toujours.

Et ça vous étonne que j'y vienne aujourd'hui ?

LISE.

Dame ! si c'est jour de marché ?...

ANDRÉ.

Comme vous dites, cousine, et la vente sera conséquente... toute ma récolte, quoi ! ça vaut mille écus comme un liard. (Il se remet à regarder.) Belle ferme... et des meubles un peu chenus ** !

LISE.

Mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous v'là ici !

ANDRÉ.

Oh ! une idée qui m'est venue... Mam'selle Lise, que je me suis dit, est seule à la ferme de la défunte ; elle va avoir un fier tintoin avec la succession : les gens d'affaires, les notaires, un tas de choses, qu'elle ne saura où donner de la tête. Les femmes, sans vous offenser, n'ont pas toujours bien aisé le maniement des affaires, et comme vous ne m'avez jamais pu souffrir, j'ai pensé comme ça que vous seriez peut-être contente que j'y vous aidions un brin dans c't' affaire-là... J'ai dit, Mam'selle... Pardon si je m'explique mal... mais l' cœur y est.

LISE.

Je vous remercie bien tout d' même... m'sieu André.

ANDRÉ.

Et puis, y avait autre chose, encore...

LISE.

Quoi donc ?

ANDRÉ.

Dame ! vous le savez bien, Mam'selle ; je vous aime toujours, moi, malgré tout ce que j'ai pu me dire à c't' endroit-là. Je n'ai jamais pu renoncer la chose... et si la circonstance pouvait nous rapprocher, j'en brûlerais un fameux cierge !

LISE.

Oh ! il n'aurait pas fallu vous déranger pour ça, mon cousin ; je ne suis pas pressée comme vous de brûler des cierges, moi. L'héritage de la mère Chopin me met à même de vivre selon mes goûts, de voir qui que ça me plaira, et, quand je voudrai, mon choix est fait.

ANDRÉ.

Ah bah ! et qui donc que c'est ?

LISE.

M. Beaumesnil, le percepteur.

ANDRÉ.

Allons donc !

LISE.

Comment ! allons donc !

ANDRÉ.

Un vieux... un laid... qui est mauvais comme les chenilles... Ah ben ! cousine, je ne vous fais pas mon compliment... vous auriez pu choisir quelque chose de mieux.

LISE, piquée.

Comme si on vous demandait votre agrément... il n'y a pas de risque... un curieux... un jaloux !

ANDRÉ.

Bon ! v'là que vous vous fâchez à c't' heure ! Oh ! vous n'êtes pas gentille, quand vous vous mettez en colère.

LISE, avec humeur.

Tant pis ! si ça vous déplaît.

ANDRÉ.

M'est avis qu'il serait plus sage d'en rabattre un p'tit brin.

LISE, redoublant.

Au fait, qu'est-ce qui vous a prié de venir ?

ANDRÉ.

Bien ! vous me donnez mon congé ?...

LISE.

Dame ! faudrait pas vous gêner.

* André, Lise.

** Lise, André.

ANDRÉ,
Ça ne me gêne pas de rester, (il se remet encore à regarder la chambre en détail *)

LISE.

Et si je voulais être seule, à la fin de ça ?

ANDRÉ, regardant toujours.

Pour une belle ferme, c'est une belle ferme... et de la vaisselle luisante...

LISE, avec colère.

Cousin, cousin, nous finirons par nous fâcher,

ANDRÉ.

Puisque nous le sommes déjà... fâchés..

LISE.

Eh bien ! quittons-nous, alors, ou, je vous le répète, ça finira mal.

ANDRÉ, s'asseyant.

Ça finira comme vous voudrez, Mam'selle... mais je ne m'en irai maintenant que quand ça me fera plaisir.

LISE.

Plait-il ?

ANDRÉ.

Je m'explique peut-être mal, mais l' cœur y est.

LISE.

Vous voulez rester ici par force ?

ANDRÉ.

Oh ! que non pas... c'est de droit.

LISE.

De droit !

ANDRÉ, tirant des papiers et les lui présentant.

Lisez plutôt... (Pendant que Lise lit, avec émotion.) Ah ! dame, cousine, chacun son tour, voyez-vous... Je vous ai parlé poliment, et vous m'avez rudoyé... J'ai voulu entrer en douceur avec vous, vous vous êtes gaussée de moi. Eh bien, voilà ! le testament est ouvert, vous l'avez entre les mains, et vous pouvez voir que j'entre de moitié dans l'héritage.

LISE.

C'est que ça y est.

ANDRÉ.

Oui. L'on devait me déshériter, je le sais bien... (Appuyant et avec confiance.) Mais il paraît que je ne suis plus si chenapan que j'en ai l'air... Oh ! rien n'y manque. C'est le notaire lui-même qui me l'a remis ce matin... Je suis donc ici chez moi, aussi bien que vous êtes chez vous, et, en attendant que les gens d'affaires aient fourré leur nez là-dedans, et ça peut durer longtemps, j'ai droit sur la moitié de tout ce qui est ici, tant meubles qu'immeubles, sur les chaises, sur la table, sur le lit...

LISE.

Ah ! par exemple !

ANDRÉ, appuyant.

Est-ce que je n'ai pas les papiers ?

LISE, à part.

Si M. Beaumesnil était là, encore !... Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il saurait déjà ?... Maudit testament ! (Elle le froisse et le jette sur le bahut.)

ANDRÉ.

Après ça, voyez-vous, cousine, je n'ai pas de fiel, moi ; et aussi vrai que v'là un testament dans lequel nos deux noms sont couchés à côté l'un de l'autre, si vous vouliez...

LISE.

Laissez-moi !

ANDRÉ, se rasseyant.

A votre aise, je ne vous en parlerai plus.

LISE.

Comment ! est-ce que vous allez vous installer ici pour toute la journée ?

ANDRÉ.

Ah bien, oui ! pour toute la journée... et pour deux autres, et pour huit autres avec... sans compter les nuits...

LISE.

Hein ?

ANDRÉ.

N'avons-nous pas la moitié de tout ? N'est-ce pas écrit ?

LISE.

Ah ! c'est comme ça... Eh bien ! puisqu'il faut absolument supporter votre compagnie jusqu'à ce que je sorte, je ne veux pas que nous ayons rien de commun ensemble... Vous avez droit à la moitié de tout ? Commençons donc par partager la chambre en deux.

ANDRÉ, riant.

Tiens ! c'est une idée. (Il va prendre un morceau de craie et trace une ligne dans toute la longueur du théâtre.)

* André, Lise.

DUO.

Oui, partageons la chambre en deux ;
Le vrai moyen, pour être heureux,
C'est de s'éloigner l'un de l'autre.

LISE, s'asseyant à droite.

Voici mon lot, voilà le vôtre.

Chacun chez soi...

J'vous défends d' mettre un pied chez moi.

ANDRÉ, s'asseyant à gauche.

Ma foi, l'idée est agréable ;
Mais, n'vous mettez pas en courroux :
Vous n'êtes pas assez aimable
Pour qu'on se risque auprès de vous.

(Après un silence, pendant lequel ils se tournent le dos.)
Allons ! puisqu'autrement on ne peut se distraire,
Je vais commencer l'inventaire
De ma propriété...

(Se levant.)

D'abord la vaisselle,
Reluisante et belle
D'ordre et d'propreté ;
De larges barattes,
Des vases, des jattes,
Des flacons ventrus...
Un' table de chêne,
Un rouet d'ébène,
Et deux grands bahuts.

Ah ! viv' l'opulence !

LISE, avec ironie.

Quel bon cœur il a !

ANDRÉ.

C'est ça qu'est d' la chance !

LISE.

Ses regrets, les v'là !

Ah !

ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Oui, la forme est bonne,
Et, Dieu me pardonne !
J' n'ai jamais rien vu de pareil
Sous l' soleil.

LISE.

Oui, cela m'étonne,
Et Dieu me pardonne !
Je n'ai jamais vu son pareil
Sous l' soleil.

ANDRÉ, ouvrant le buffet.

Mais que vois-je ? quelle trouvaille !
Le buffet est de mon côté...

Du pain, du vin, un paté !...

Justement l'estomac m' tiraille,
Et je vais faire un bon repas.

(Il prend les divers objets que le buffet contient et les pose sur la table.)

LISE.

Eh bien ! n' vous gênez pas !

ANDRÉ.

Si le cœur vous en dit ?.. Ah ! diable !

LISE.

Qu'avez-vous donc ?

ANDRÉ, une bouteille à la main.

Ceci devient désagréable,
Les verres sont chez vous !

LISE.

Tant pis !

ANDRÉ, allant à elle et faisant mine de vouloir dépasser la raie.

O peine extrême !

Si vous vouliez, j'irais moi-même ?

LISE.

Du tout, je le défends : restons chez nous ;
Je ne demande rien... eh bien ! faites de même !

ANDRÉ, allant se rasseoir.

Bah ! c'est dit !

Je m'en passe !

LISE, à part.

Quel dépit !

Il retourne à sa place !

ANDRÉ.

Lorsque le vin est bon, pour le trouver meilleur,
Est-il donc besoin d'en voir la couleur ?

A votre santé !

(Il boit à la bouteille.)

LISE.

Dieu ! j'en rage !

J'avais rêvé, grâce à cet héritage,

De beaux jours ;

Je voulais quitter le village
Pour toujours.

J'aurais porté riches toilettes

Et brillants atours ;

C'eût été d'éternelles fêtes...

De belles amours...

Mais de ce brillant avenir

Il ne m' reste que l' souvenir.

(Regardant du côté d'André.)

Ah ! si j'avais ici,

Pour me distraire aussi,

Le rouet de sa pauvre tante !..

Mais il est de l'autre côté.

(Elle se tourne vers André.)

Cousin !..

ANDRÉ.

Ma cousine charmante,

C'est toujours à votre santé...

LISE.

Merci, mais je voudrais...

ANDRÉ.

Expliquez-vous, de grâce !

LISE.

C'est le rouet... là... dans ce coin...

J'en ai besoin...

Permettez que je passe.

ANDRÉ.

Non pas...

LISE.

Le rouet est chez vous.

ANDRÉ.

Tant pis !

LISE.

O peine extrême !

Si vous vouliez... j'irais moi-même...

ANDRÉ.

Du tout, chacun son tour... restons chez nous...

Je ne demande rien... eh bien, faites de même !

Ah ! viv' l'opulence !

LISE.

Quel bon cœur il a !

ANDRÉ.

C'est ça qu'est d' la chance !

LISE.

Ses regrets, les v'là !

Ah !

ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Oui, la ferme est bonne !...

LISE.

Oui, cela m'étonne ! etc.

(A la fin de l'ensemble, Lise sort par la droite.)

ANDRÉ, courant pour la retenir.

Cousine... cousine... écoutez-moi !

LISE, prête à sortir.

Non... non... vous êtes un méchant homme ! (Elle lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, seul. Il reste un instant atterré.

Un méchant homme, moi, André Guillaumin ? Ah ! v'là
une bien vilaine parole, et qui a de la peine à passer. (Il va
s'asseoir à la table et repousse son assiette.) Je n'ai plus faim ! (Il boit.)
J'ai eu tort, aussi... j'aurais pas dû venir... On me hait, on
me déteste... C'est des Beaumesnil qu'il faut ici. (Il boit.) Eh
bien, c'est bon... un méchant homme !.. (Il boit.) Par les cornes
de mes bœufs ! ceux qui ont dit ça en ont menti, savez-vous ?..
Qu'est-ce qui a dit ça ? qu'est-ce qui le soutient ? (Il boit.) Ah !
(Chantant à pleine voix.)

CHANSON.

I.

L'autre jour, à la foire,
J'ai bu d'un tas de vins,
Et la nuit était noire
Lorsque je m'en revins,
Eho ! ého !

(Il boit.)

II.

La nuit était si noire,
Et j'avais bu tant d'vin,
Qu'en revenant d' la foire
J'tombai dans un ravin.
Eho ! ého !

(Il boit encore.)

Il est bon le petit bleu de la défunte... c'est comme si on buvait de la semoule. (Ea ce moment on frappe à la porte. — André pose sa bouteille sur la table.) Qu'est-ce qui peut cogner comme ça... à cette heure... chez mademoiselle Lise?

LA VOIX DE BEAUMESNIL.

Lise... ma chère Lise!

ANDRÉ.

C'est le vieux percepteur...

LA VOIX DE BEAUMESNIL.

C'est moi, ouvrez!...

SCÈNE IV.

ANDRÉ, LISE, puis BEAUMESNIL.

LISE, entr'ouvrant la porte de droite.

Ciel! M. Beaumesnil!

ANDRÉ, à lui-même.

J' vas lui ouvrir.

LA VOIX DE BEAUMESNIL.

Eh bien, mon bichon!... vous ne me répondez pas?

ANDRÉ.

Son bichon! (D'une voix éclatante.) Le voilà, son bichon... (Il ouvre le judas à travers lequel apparaît aussitôt la tête de Beaumesnil *.)

BEAUMESNIL.

Que vois-je! André, ici?

ANDRÉ.

Et pourquoi donc pas, monsieur le percepteur?

BEAUMESNIL.

Mais Lise, où est-elle?

ANDRÉ.

Est-ce que je sais... moi?... Vous me l'avez peut-être donnée à garder.

BEAUMESNIL, secouant la porte.

Ouvre-moi!

ANDRÉ.

Plus souvent!

BEAUMESNIL.

Tu refuses?

ANDRÉ.

C'tte bêtise!

BEAUMESNIL.

Prends garde... tu ne sais pas jusqu'ou peut aller la vengeance d'un percepteur.

ANDRÉ.

Oh! que si.

BEAUMESNIL.

Tu oublies que tu me dois mille écus aujourd'hui même, et que si tu ne me les payes pas, je serai impitoyable.

ANDRÉ.

Vous me ferez saisir, n'est-ce pas? Oh! je vous connais... et la mère Chopin aussi vous connaissait... pauvre vieille tante! C'est encore vous qui vouliez faire vendre chez elle... Vous aviez tout saisi, comme un sans-cœur... et si je ne m'étais pas trouvé là, moi, André Guillaumin, qu'est-ce qui l'aurait sauvée, pourtant?

LISE, à part.

Que dit-il!

BEAUMESNIL, avec impatience.

C'est bon! c'est bon! On sait cela.

ANDRÉ.

Je n'avais qu'un petit magot... quelques beaux écus de six livres... mes économies, et, plutôt que de laisser la mère Chopin dans la peine, nom d'un bœuf! j'ai engagé ma récolte.

LISE, à part.

Est-il possible!

ANDRÉ,

Ah! par exemple! je dois toujours la somme... Mais, bah! j'ai du blé au marché, et aujourd'hui tout sera dit.

LISE, à part.

Et moi qui le maltraitais!

BEAUMESNIL.

Ainsi... ton dernier mot...

ANDRÉ.

Mon dernier mot? (Il reprend sa chanson et sa bouteille **.)

III.

J'aurais manqué la foire,
Et j'aurais pas bu d' vin,
Qu' j'aurais pas vu Victoire
Qui s' prom'nait dans l' ravin.

Eho! ého!

(il boit.)

* Beaumesnil, au fond, André, Lise.

** André, Beaumesnil, Lise.

BEAUMESNIL.

Ah! c'est comme ça! Eh bien, tu te repentiras de ton obstination... Je sais un moyen d'en venir à mes fins... et, avant peu, tu auras de mes nouvelles.

ANDRÉ, raillant

Au revoir, monsieur le percepteur! (Beaumesnil lui montre le poing; André ferme le judas.)

SCÈNE V.

ANDRÉ, LISE.

ANDRÉ, à lui-même.

Parti!... C'est égal... il n'avait pas l'air heureux... C'est drôle, ce petit bleu m'a flanqué une fameuse calotte. Bon! un éclair... brrr... vingt lieues à l'heure... v'là le chemin de fer qui part... (En disant ces derniers mots, il est revenu à la table, et s'est endormi en fredonnant son refrain. — Musique à l'orchestre, pendant que Lise entre sur la pointe du pied.)

LISE, regardant André *.

Pauvre garçon! Tant de dévouement et de discrétion à la fois! Il a du cœur, et je suis toute honteuse de l'avoir rudoyé de c'te façon... Mais je sais ce qu'il me reste à faire... Cet argent que M. Beaumesnil refusait toujours, parce qu'il était payé... il est là... Cet argent est à André, et je ne veux pas le garder plus longtemps... Oni, pendant qu'il dort... (Elle va au bahut, qui est de son côté, y prend un petit coffret et le dépose doucement sur le buffet qui est à gauche. — En revenant, elle s'arrête près d'André et le regarde pensive.) Mon Dieu! Je sais bien qu'il y aurait un moyen d'arranger tout ça... mais épouser André, c'est renoncer à la ville... (Elle soupire.) Et la campagne, c'est si monotone!... J'ai bien envie de consulter mon petit sou blanc... il ne m'a jamais trompé, lui... Eh bien! pile, pour la ville, et face, pour la campagne.

AIR.

C'est dit... en ce moment suprême,
Et pour éclairer mon amour,
J' veux demander au hasard même,
Ce qu'il me faut faire en ce jour.

(Elle tire le sou blanc de sa poche.)

I.

Allons!.. sans tarder davantage,
Partez, mon orcle chéri...

(Elle lance le sou en l'air.)

C'est fait! Voyons... face! il m'engage
A ne pas m'éloigner d'ici...
Recommençons l'expérience;
En mon sou blanc j'ai confiance...
Et pourtant, mon Dieu! j'ai bien peur!..
Ne battez pas si fort, mon cœur!

(Elle regarde le sou.)

Pile!... oui, mais il est tombé face tout à l'heure.

II.

Une fois face, une fois pile!
La troisièm' fois va décider,
Qui de la campagne ou d' la ville
A la fin devra l'emporter.

Ah! que le sort me favorise!
Cette fois, c'est bien sans remise...
Je n'ose... je tremble... j'ai peur...
Ne battez pas si fort, mon cœur!

(Elle relance son sou en l'air; le sou roule cette fois à gauche du côté d'André. Lise le suit, mais, arrivée au milieu du théâtre, elle s'arrête, elle hésite; puis, enfin, elle se décide à franchir la séparation. Au même instant on frappe très-fort à la porte du fond. Elle se sauve toute tremblante à la droite du théâtre, et André se réveille en sursaut.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PETIT-PIERRE.

LA VOIX DE PETIT-PIERRE.

Mam'selle! Mam'selle!

ANDRÉ, se frottant les yeux.

Hein? qu'est-ce que c'est? Encore le Beaumesnil?

LA VOIX.

C'est moi, Petit-Pierre, qui apporte une lettre pressée pour André Guillaumin... On m'a dit qu'il était chez vous.

ANDRÉ, essayant de se lever.

Pour moi?

* André, Lise.

LISE, vivement.
Ne vous dérangez pas, mon cousin, je vais la recevoir. (A part.) Faut pas qu'on le voie dans cet état-là. (Haut à Petit-Pierre.) André n'est pas ici... mais si tu veux laisser la lettre, je la lui remettrai quand il viendra.

LA VOIX.

Ah ben, merci avec qui donc que vous êtes? J'ai bien entendu une grosse voix.

LISE, toussant.

Hum! hum! C'est que je suis enrhumée... Voyons, passe-la par le judas. (Elle l'ouvre.)

LA VOIX.

De la part du père Branchu. (Lise reçoit la lettre et referme le judas. — La voix s'éloigne en fredonnant d'un ton goguenard :)

En revenant d' la foire,
Le fits à Guillaumein
Est entré chez Victoire!..
(Le reste se perd dans le lointain.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, LISE.

ANDRÉ.

Le père Branchu!.. (Écoute le refrain de Petit-Pierre.) Qu'est-ce qu'il chante celui-là?... Attends... attends que je te tire les oreilles. (Il fait un pas et se trouve vis-à-vis de Lise.)

LISE.

Où allez-vous, mon cousin?

ANDRÉ.

Ce petit drôle qui s'avise de vous manquer... à cause de moi... et je le souffrirais!

LISE, avec beaucoup de douceur.

Ne faites donc pas attention... et lisez votre lettre...

ANDRÉ, à part, en la prenant.

Tiens... tiens... comme elle est radoucie...

LISE.

De la part du père Branchu.

ANDRÉ **.

Ah! oui, un homme sûr, celui-là!... Voyons donc ce qu'il me marque... (Il lit.) « André, le marché a été dur, les blés ne se sont pas soutenus; j'ai cependant fait tout mon possible, et, comme tu m'avais dit de vendre à tout prix, par rapport à M. Beaumesnil, il ne me reste plus un grain de blé ni d'avoine, et je te rapporte deux mille francs... » (Il s'arrête.) Deux mille francs! Mais je suis perdu, alors!

LISE.

Que voulez-vous dire?

ANDRÉ.

Il ne me reste plus qu'à aller me louer.

LISE.

Comment? qu'y a-t-il?

ANDRÉ.

Il y a... il y a que je dois mille écus à M. Beaumesnil... que j'ai promis de lui donner cet argent aujourd'hui, et que si je ne le lui donne pas, il faudra que je me loue.

LISE.

Mais le dernier mot n'est pas dit.

ANDRÉ.

Oh! je le connais, le Beaumesnil... sous le rapport du caractère; c'est dur ça comme une borne sous le soc d'une char-rue... J'ai signé que je m' louerais, faudra que je m' loue.

LISE.

Mais vous ne pensez donc pas que vous avez hérité comme moi d'une moitié de la ferme, et que cette moitié-là, ça vaut de l'argent?

ANDRÉ.

Faudrait donc vendre la maison de la mère Chopin?.. Non... plutôt je ne sais quoi...

LISE, avec un peu d'hésitation.

Qui sait, mon cousin?... il n' faudrait peut-être rien vendre, si... par hasard... dans votre moitié... la mère Chopin avait laissé quelques bons écus.

ANDRÉ.

Plait-il? des écus?

LISE.

Dans ce coffret, par exemple. (Elle le désigne de loin.)

ANDRÉ, prenant le coffret et allant le vider sur la table. ***

Mais oui... c'en est... n'y a pas dire... et des vrais... et des pas rognés... Tenez! tenez! comme ça reluit... comme ça sonne!...

* André, Lise, Petit-Pierre, au fond.

** Lise, André.

*** André, Lise.

LISE, vivement.

Et tout ça est à vous!

ANDRÉ.

A moi... à... (S'arrêtant tout à coup.) Non... c'est pas à moi... pour quoi que ça serait à moi?... l'argent, ça se met sous les scellés... et puis après ça se partage... Vous avez droit à la moitié. (La nuit vient pendant cette fin de scène.)

LISE.

Eh bien! si c'était au nom de la mère Chopin que je vous prie d'accepter le tout, par manière de remboursement?

ANDRÉ.

De remboursement? Allons donc!... est-ce qu'elle me devait quelque chose, la pauvre chère femme?

LISE.

Dame! cherchez, mon cousin.

ANDRÉ.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire, et à moins que ça ne soit une façon honnête de me donner votre argent...

LISE, avec âme.

Ah! je voudrais en avoir le double!

ANDRÉ.

Pas un mot de plus, mam'selle Lise... cet argent me brûle les doigts. (Il le remet dans le coffret.) S'il est à vous, reprenez-le... S'il est de la succession, remettez-le aux gens de loi... Je m'explique mal peut-être... mais l' cœur y est... Je vous dis adieu!

LISE, doucement.

Déjà!

ANDRÉ, attendri.

Ah! voilà un mot!.. Dieu de Dieu! si vous aviez voulu, pourtant... Mais j'ai promis de ne plus vous en parler.. Je m'en vas... Pardieu! cinq ans, ce n'est pas la mer à boire, et, dans cinq ans, je serai acquitté. (Musique d'orchestre.)

LISE, à part.

Je ne peux cependant pas souffrir ça, moi!

ANDRÉ, s'essuyant les yeux.

C'est égal... je suis bien aise qu'il commence à faire noir, on ne verra pas que j'ai pleuré. Adieu! Mam'selle, adieu!

LISE, comme inspirée, en voyant le testament qu'elle a laissé sur le bahut.

Ah! (A André.) Attendez donc au moins que je vous éclaircisse... Il y a un tas de casse-cou... là... devant la haie...

ANDRÉ.

Comme vous voudrez, Mam'selle! (Lise a pris une lanterne, et, pour l'allumer à la cheminée, elle fait une torche du testament.)

LISE, à part.

Nous verrons bien s'il me refusera maintenant.

DUO.

ANDRÉ, voulant lui ôter la lanterne des mains.

Ne prenez pas ce soin, je trouverai la route.

(Voyant le papier avec lequel elle continue à allumer la lanterne en tremblant.)

Mais que tenez-vous là? grand Dieu! ce parchemin!..

LISE, naïvement.

J'en ai pris trop, sans doute?

ANDRÉ, prenant le papier pour l'éteindre.

Le testament! Oui, foi de Guillaumein!

C'est bien le testament!

Vous l'avez brûlé?

LISE, de même.

C'est vrai, quel dommage!

ANDRÉ.

Et, dès ce moment,

Vous avez perdu tout droit au partage.

LISE, de même.

Je n'avais pas pensé...

ANDRÉ.

L'on n'hérite pas d' sa marraine;

Et si j'avais le cœur si mal placé,

Si je voulais, enfin, vous faire de la peine...

LISE.

Ah! vous avez raison,

Vous pourriez m'ordonner de quitter la maison.

ANDRÉ.

Que dites-vous? pouvez-vous croire

Que j'aurais jamais l'âme aussi noire?

LISE.

I.

Non, la ferme vous appartient,

Et je n'ai plus droit au partage;

Je ne veux pas d'un héritage

Qui désormais est votre bien.

De la bonté de ma marraine

J'emporterai le souvenir;

De mon cœur troublé qu'importe la peine?

Je le sais bien, c'est à moi de partir.

ANDRÉ, la retenant.
II.

Eh! quoi! vous éloigner ainsi!
Quand à genoux je vous supplie,
Quand à mains jointes je vous prie,
Vous me laisseriez seul ici?
Non, non, ce projet qui m'accable
Ne pourra jamais s'accomplir.
Si je restais seul, j' s'rais trop misérable...
Vous voyez bien, c'est à moi de partir.
(Il prend la lanterne.)
Adieu!..

LISE.
Pourquoi cette insistance?

ANDRÉ.
Ne cherchez pas à me r'tenir...
Je vous l'ai dit, je dois partir.

Adieu!..

LISE *.
Non, au revoir!

ANDRÉ.
Que dites-vous?
LISE, prêtant l'oreille.

Silence!

C'est peut-être le percepteur!

ANDRÉ.
Ce Beaumesnil, toujours me portera malheur!

LISE.
Votre présence ici pourrait paraître étrange
Éteignez ce fallot et passez dans la grange.

(Elle lui indique une porte à gauche.)

ANDRÉ, faisant un pas vers cette porte.
Vous le voulez? Allons!
(Il va pour éteindre la lanterne et s'arrête tout à coup **.)

Mais qu'est-ce que je vois?

LISE.
Quoi donc?

ANDRÉ.
Un des écus, je crois,
Qui du coffret aura roulé par terre.

LISE, à part.
Mon sou blanc! ô mon Dieu!

(A André.)
Un écu, dites-vous?

ANDRÉ, approchant la lanterne et regardant le sou sans y toucher.

Non, parbleu!
Un sou blanc... un Louis seiz'!..

LISE, avec joie.

Face! Ah! le ciel m'éclaire!

André, ne partez pas!

ANDRÉ, surpris.
Quoi?

LISE.

Je le veux ainsi!

ANDRÉ.
Mais si le percepteur allait nous apparaître?..
(Regardant avec précaution par le judas.)
Il a pris une échelle, il vient par la fenêtre.

LISE.

N'ai-je donc pas le droit de r'cevoir mon mari?

* Lise, André.

** André, Lise.

ANDRÉ, étouffant de bonheur.
Quoi, Lise, vous ma femme!..
Moi, votre époux!
Ah! ce moi seul ravit mon âme.
Ma femme!

LISE.

Le voulez-vous?

ANDRÉ, tombant à ses pieds.
Si je le veux! en doutez-vous?

ENSEMBLE.

Ah! quel bonheur!
Je sens mon cœur
Battre d'ivresse!
Tout nous sourit,
Et Dieu bénit
Notre tendresse.
A toi mes seules amours,
Oui, je t'aimerai toujours...
Toujours! toujours!

LISE, prêtant l'oreille.

Chut! le voilà!

ANDRÉ.

Ah! c'tte fois... c'est moi qui vais le recevoir! (Il va au fond, monte sur une chaise, met le pied sur le bahut et ouvre la fenêtre, que Beaumesnil secoue en dehors; puis, avec sa lanterne, il éclaire la face grotesque de Beaumesnil, stupéfait et terrifié.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BEAUMESNIL *.

BEAUMESNIL.

Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

ANDRÉ.

Donnez-vous donc la peine d'entrer.

BEAUMESNIL.

Monsieur André .. cette plaisanterie...

ANDRÉ.

Quoi donc! je ne plaisante pas; vous venez me rendre visite par ma fenêtre... et je vous fais les honneurs de chez moi!

BEAUMESNIL.

De chez vous?

ANDRÉ, montrant Lise.

Demandez plutôt à ma femme!

BEAUMESNIL.

Sa femme! elle?.. Ah! je défaille! (Il disparaît, et on l'entend dégringoler de son échelle.)

ANDRÉ, gaiement.

Patatras! Prenez garde de tomber et de vous casser quelque chose!

LA VOIX DE BEAUMESNIL:

Ah! vous me le payerez cher!

ANDRÉ, revenant en scène.

Je sais bien... mille écus!... Allez... allez... oh! la ferme est solide!

LISE, lui tendant la main.

Et mon amour aussi!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! quel bonheur! etc.

* Lise, André, Beaumesnil.

La partition gravée, pour chant et piano, se trouve chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 1, boulevard des Italiens, et 403, rue de Richelieu.

FIN.